

LES QUARTERONNES
DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

I

OCTAVIA LA QUARTERONNE

suivi de

VIOLETTA LA QUARTERONNE

LES ÉDITIONS TINTAMARRE — LES CAHIERS DU TINTAMARRE

RÉDACTEUR EN CHEF

D. A. Kress, Centenary College of Louisiana

COMITÉ DE RÉDACTION ET DE DIRECTION

Clint Bruce, Brown University

Richard Guidry, Louisiana Department of Education

Carol Lazzaro-Weis, University of Missouri, Columbia

Chris Michaelides, University of Louisiana, Monroe

May Rush Gwin Waggoner, University of Louisiana, Lafayette

LES QUARTERONNES
DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

I

OCTAVIA LA QUARTERONNE

suivi de

VIOLETTA LA QUARTERONNE

de

Sidonie de La Houssaye

INTRODUCTION ET NOTES

de

Christian Hommel

The Pennsylvania State University



Éditions Tintamarre
Shreveport 2006

Copyright © 2006, Éditions Tintamarre,
Centenary College of Louisiana

Sidonie de La Houssaye
Les Quarteronnes de la Nouvelle-Orléans, vol. I,
Octavia la quarteronne, Violetta la quarteronne

Introduction et notes de Christian Hommel

ISBN: 0-9754244-2-4

Library of Congress Control Number: 2006925920

Conception de la couverture
et mise en pages par Ashley Owens

Imprimé aux États-Unis.

Éditions Tintamarre
Centenary College of Louisiana
2911 Centenary Blvd.
Shreveport, LA 71134
www.centenary.edu/editions

Table des matières

Introduction	7
Octavia la quarteronne	41
Violetta la quarteronne	143
Notes	341
Œuvres consultées	359

Octavia la quarteronne

Introduction

Pendant une journée d'orage de l'année 1878, ne sachant que faire de moi-même, j'eus l'idée d'examiner la malle de papiers et de documents qui nous a été léguée par la mère de notre mère et que cette dernière m'a abandonnée¹. Plus d'une heure je m'adonnai tout entière à mes recherches, oubliant la pluie qui tombait par torrents, le temps qui s'écoulait pendant que je cherchais à déchiffrer les plus étonnants hiéroglyphes de grammaire et d'orthographe. Assise sur le tapis à côté de ma précieuse malle, que j'ai surnommée la boîte de Pandore, j'en retirais, tantôt de vieilles lettres signées de noms appartenant aux vieux amis de ma grand-mère et qui, comme elle, ont quitté cette terre depuis bien des années, tantôt des journaux dont les dates remontaient à la fin du siècle dernier, tantôt des manuscrits attachés avec soin et tous écrits par ma bonne et chère grand-maman. Enfin, au milieu des trésors que je venais de découvrir, au milieu des vieux manuscrits mangés par les mites, je mis la main sur un rouleau attaché d'un ruban – bleu autrefois – et portant cette inscription : « Les Quarteronnes de la Nouvelle-Orléans, de 1800 à 1830 ». Je laissai échapper un cri de joie : c'était vraiment un trésor que je venais de découvrir. Je m'empressai de jeter pêle-mêle dans la malle le monceau de papiers de toutes espèces que je venais d'en tirer et m'empressai d'emporter dans ma chambre le vieux manuscrit dont la lecture me promettait tant de plaisir.

Il faut bien avouer cependant qu'à ce plaisir se mêla une nuance de désappointement : après bien des heures consacrées à déchiffrer les hiéroglyphes d'écriture et d'orthographe que renfermait le précieux rouleau, je fus forcée de m'avouer que, si je voulais livrer au public l'histoire des Quarteronnes de la Nouvelle-Orléans, il me fallait faire de nouvelles recherches afin de compléter l'œuvre esquissée seulement par ma grand-mère. Stimulée par le désir de faire revivre un moment, dans l'intérêt du lecteur, une race² qui, aujourd'hui, grâce à l'éducation et surtout à la religion, n'existe plus, je me mis à l'œuvre : de vieux amis furent consultés, bien des heures furent consacrées à examiner les journaux portant des dates anciennes et où les noms des quarteronnes – ces reines de l'époque – se trouvaient à chaque ligne. Enfin, qu'ajouterais-je ? Ceci seulement, ami lecteur : trois années de ma vie se passèrent dans ces recherches qui aujourd'hui me permettent de vous livrer l'histoire vraie des quarteronnes les plus célèbres de la Nouvelle-Orléans.

Comme c'est grâce à ma grand-mère que j'écris cette histoire, je vais lui rendre la parole et la laisser raconter ce qu'elle savait des événements de la vie de ces femmes.

Chapitre premier

Sur ma paisible habitation, située sur les rives du Mississipi³, il m'arrivait rarement des nouvelles de la Nouvelle-Orléans ; je n'entendais que celles que nous portaient les deux journaux de cette époque, et je dois avouer que je ne pouvais que blâmer la promptitude avec laquelle ils livraient au public des faits que plus d'une famille auraient bien certainement désiré tenir secrets. Sans scrupule, en mettant seulement une initiale, ils trouvaient moyen de laisser percer les noms de personnes qui ne pouvaient manquer de souffrir de ce manque de délicatesse. Pour cette

raison, je repoussais la lecture des journaux ; il me semblait que je n'avais point le droit de me mêler des affaires des autres, et c'était d'une oreille inattentive que j'écoutais mon mari lorsqu'il lisait à haute voix ses gazettes favorites.

Mais je dois avouer à ma honte que mon indifférence ne fut pas de longue durée et que, peu à peu, j'écoutai, d'abord avec un léger intérêt et bientôt avec avidité, ce dont on s'occupait le plus à cette époque, ce qui, comme un seul point, attirait l'attention du public : les belles quarteronnes de la Nouvelle-Orléans. Les journaux ne parlaient que d'elles, de leur beauté surnaturelle, de leur luxe ou plutôt de leur extravagance et des folies qui se faisaient pour elles. Et pour moi, petite fermière campagnarde, ces récits se revêtaient de tout le charme, de tout l'incroyable attachés aux contes féeriques des mille et une nuits.

Les quarteronnes descendent également de la race noire et de la race caucasienne, et je dois avouer que toutes celles que j'ai connues, aussi bien que celles dont j'ai entendu parler, étaient, à peu d'exceptions, belles d'une beauté idéale. Leur grâce n'avait point d'égale : elle débordait dans leurs moindres mouvements. Tout en elles, depuis le charmant dandinement qu'elles savaient donner à leur marche, jusqu'au doux parler créole dont elles ne se départaient jamais dans leur intérieur, tout était empreint d'une volupté et d'un charme impossibles à décrire. À côté de ces créatures, les véritables reines de l'époque, les femmes blanches étaient forcées de demeurer dans l'ombre et étaient entièrement négligées par ceux qui leur devaient aide, amour et protection.

Ces quarteronnes n'avaient pas la moindre éducation : la plupart d'entre elles ne savaient même pas lire ; et cependant, à leurs petits soupers, on trouvait réunis les hommes les plus instruits, les plus honorés de la Nouvelle-Orléans ; des hommes occupant les postes les plus élevés, des artistes, des poètes, des juges, des avocats... et, si ce n'était pas un honneur d'être admis chez les belles courtisanes, c'était bien certainement un bonheur.

Les journaux livraient à la publicité les noms de riches banquiers, de millionnaires des états du Nord qui, après les avoir vues, n'hésitaient point à jeter leurs millions à leurs pieds.

Leur luxe étonnait et ravissait. L'élégance était innée chez elles, comme la grâce voluptueuse qui les rendait si attractives. Elles étaient toujours habillées de tout ce que la mode offrait de plus riche et de plus nouveau. Les femmes blanches les copiaient à distance, mais savaient bien qu'elles ne pouvaient entrer dans la lice avec elles. Leurs demeures étaient des palais, leurs équipages, leurs bijoux, dignes d'une reine. Elles savaient inspirer les passions les plus violentes. Des hommes mariés, des pères de famille quittaient leurs femmes et leurs enfants pour suivre ces sirènes auxquelles ils abandonnaient leurs fortunes. Elles recevaient tous ces sacrifices comme un tribut payé à leur beauté et jamais elles ne refusaient leurs faveurs à ceux assez riches pour les payer.

Elles luttèrent d'extravagance : c'était à qui aurait les plus beaux diamants, les voitures et les attelages les plus magnifiques, les toilettes les plus coûteuses.

Elles avaient leurs bals tous les mercredis, et, chose assez singulière, à ces bals, les hommes de couleur n'étaient point admis ; en revanche, on était sûr d'y trouver tout ce que la population masculine de la Nouvelle-Orléans pouvait offrir de plus distingué et de plus haut placé. Une chose à remarquer était que tout, dans ces bals du mercredi, se passait avec la plus grande décence.

Ce n'était pas en public que les belles quarteronnes étalaient leur dévergondage ; elles savaient mieux que cela. C'était dans leur intérieur qu'elles se laissaient aller à tout ce que leur imagination pouvait inventer de plus lascif. Ainsi, souvent, elles apparaissaient, à leurs réunions, simplement vêtues d'une chemise de batiste, garnie de dentelles magnifiques, qui laissait à découvert leurs bras et leurs épaules sans pareilles. Ce léger vêtement n'était recouvert que d'une seule jupe, richement

brodée. Jamais elles ne mettaient de bas lorsqu'elles étaient chez elles, se contenant d'enfermer leurs petits pieds dans d'admirables pantouffles que, bien souvent, elles jetaient de côté en disant qu'elles gênaient leurs mouvements.

Les journaux n'étaient remplis que des faits et gestes de ces courtisanes : ils ne parlaient que de leurs réunions, de leurs petits soupers qui rappelaient, disaient-ils, ceux de la Régence, et des bals du mercredi où des valeurs immenses étaient déployées aux bras, aux cous et aux oreilles de ces femmes qu'ils appelaient les reines de l'époque.

Au théâtre, le second rang de loges leur était réservé, et ce second rang, par la beauté incontestable de celles qui l'occupaient, par la richesse des toilettes qui s'y déployaient, par l'excentricité de ses occupantes, attirait tous les regards et laissait le premier rang tout à fait dans l'ombre.

Il faudrait des volumes pour raconter les résultats de la conduite de ces femmes, sans cœur pour la plupart. J'ai particulièrement connu une M^{me} P*** S**** qui prenait de la couture pour acheter du pain à ses enfants, tandis que la belle Violetta, la maîtresse de son mari, habitait un palais, portait des diamants et roulait carrosse.

Voici un fait qui se passa sous mes yeux et que je ne puis résister au désir de raconter ici. L'habitation voisine de la nôtre appartenait à un M. Ursin Rennes⁵, et je ne crois pas trop dire en assurant que lui et sa femme étaient, sans contredit, les meilleures créatures que j'eusse jamais rencontrées. Tous les deux étaient Français, mais habitaient la Louisiane depuis leur enfance ; ils n'avaient aucune éducation, mais avaient su, par leur probité et leur énergie, s'acquérir bon nombre d'amis et une réputation des plus honorables. Si le mari savait s'employer utilement à la culture de leur champ, la femme, de son côté, était bien certainement la meilleure des femmes de ménage. Avec cela elle était bonne, généreuse et toujours prête à rendre service.

À l'époque où je fis leur connaissance, ils étaient déjà vieux et m'avouèrent qu'au moment de leur mariage il avait cinquante-trois ans lorsqu'elle en comptait déjà trente-cinq. De cette union était né un seul enfant, un fils, et ils l'aimaient de cette adoration qu'on éprouve pour le dernier enfant qu'on a dans ses vieux jours. Et c'était bien, comme je l'ai dit, le cas avec Charles Rennes⁶ : il était l'idole de ses parents, ils ne semblaient vivre que pour lui. Sans éducation eux-mêmes, les Rennes résolurent de ne rien épargner pour faire un savant de leur fils et l'envoyèrent au collège lorsqu'il avait à peine atteint sa onzième année. L'enfant était docile et intelligent, il aimait ses parents, et, pour leur plaire, il ne négligea aucun moyen de devenir le savant qu'ils désiraient voir en lui. Et, lorsque, à vingt ans, il laissa le collège, après avoir passé un splendide examen, ses parents avaient bien le droit d'être fiers de lui.

M. Rennes consulta son fils sur la carrière qu'il comptait embrasser.

— Tu sais, Charley, dit-il, que tu es le maître de faire ce que tu voudras ; veux-tu être avocat, médecin, marchand ?

Le jeune homme sourit : ses goûts étaient des plus simples et jamais encore il n'avait connu l'ambition. De plus il aimait tendrement ses parents et se disait que sa présence leur était absolument nécessaire aux jours de leur vieillesse ; aussi n'hésita-t-il pas à déclarer que son choix était tout fait, qu'il resterait près d'eux et consacrerait sa vie au soin de leur bonheur. Son père était vieux et le fils comprenait que son devoir était de l'aider dans les différents travaux qu'exigeait leur habitation.

Il n'y avait que dix ans que les Rennes étaient nos voisins ; ils avaient d'abord vécu dans la paroisse St-Jacques, sur une petite propriété où ils ne cultivaient que du riz. Mais, après la naissance de leur fils, l'ambition leur était venue et, dans l'espoir de voir leur enfant riche et heureux, ils vendirent leur petite habitation et achetèrent la grande indigotière qu'ils habitaient aujourd'hui

dans la paroisse St-Jean-Baptiste. Le prix de leur nouvelle propriété était de vingt-cinq mille piastres ; sur ce montant, ils avaient payé cinq mille piastres, c'est-à-dire ce qu'ils avaient reçu de leur première habitation ; mais ils étaient si économes, si laborieux, qu'au moment du retour de leur fils, l'hypothèque était réduite à cinq mille piastres.

Maintenant, je vais dire quelque chose de Charles Rennes : il était certainement un fort joli garçon ; une grande intelligence se lisait dans ses grands yeux noirs, remplis en même temps d'une douce expression de bonté et de franchise. Mais je dois avouer que le jeune homme était d'une timidité au-dessus de toute expression. Il était invité partout, mais, au grand regret de sa mère, il refusait toutes les invitations. En présence d'une femme, il perdait toute présence d'esprit et, brûlant de honte et de confusion, ne pouvait trouver un mot à lui adresser. Cette timidité du pauvre Charley était une source d'amusement pour les jeunes filles de notre paroisse, mais de désolation pour M^{me} Rennes, qui eût tout donné pour voir son fils marié.

— Oui ! disait-elle, je serais si heureuse si je pouvais embrasser mes petits-enfants avant de mourir.

Ces bons parents ne refusaient rien à leur fils : le meilleur tailleur de la Nouvelle-Orléans fournissait ses habits ; il avait une montre magnifique, et de fort beaux diamants scintillaient sur le devant de sa chemise. De plus il était possesseur d'une voiture et de plusieurs chevaux.

Chapitre II

Depuis le moment de son retour du collège, Charles avait pris l'habitude d'aller, tous les hivers, faire une courte visite à la Nouvelle-Orléans, et ceci, non pour son amusement, mais pour surveiller la vente des récoltes de son père : ce dernier, à la

culture de l'indigo, avait, depuis quelques années, joint celle du riz et du coton.

Charley ne restait jamais plus de trois jours à la Nouvelle-Orléans et lorsqu'il revenait parmi nous et que nous l'accablions de questions, il nous avouait, en souriant, qu'à l'exception du théâtre et du cirque, il n'était allé nulle part.

Je visitais souvent M^{me} Rennes, j'essayai de l'imiter dans sa piété et surtout dans sa résignation. Depuis deux longues années, la pauvre femme était devenue presque entièrement paralysée et quittait rarement son lit. Son seul bonheur aujourd'hui était la présence de son mari et surtout celle de son fils. Elle ne pouvait vivre sans eux, et tous les moments qu'ils pouvaient dérober au travail ils venaient les passer près du lit de la pauvre invalide. Les médecins la disaient attaquée d'une maladie de cœur et lui défendaient toute émotion, toute fatigue.

Tel était l'état des choses, lorsqu'un matin que je me trouvais chez M^{me} Rennes, M. Rennes s'adressa à son fils, qui en ce moment était assis à côté du lit de sa mère.

— Charley, dit-il, il me semble qu'il est temps que tu te prépares à partir pour la ville avec nos récoltes.

— Ursin, observa l'invalide d'une voix remplie de tristesse, n'y aurait-il pas moyen d'envoyer une autre personne à la Nouvelle-Orléans ? Je ne veux pas que Charles me quitte.

— Et pourquoi, chère mère ? demanda le jeune homme.

— Je ne sais pas... je suis si faible ! et... c'est absurde, je le sais, mon cœur est rempli des plus noirs pressentiments.

— Suzanne, dit M. Rennes, l'argent que nous devons recevoir de nos récoltes paiera tout ce qui reste de notre hypothèque. Laisse partir l'enfant, chère femme ; il comprend les affaires mieux que n'importe qui... J'aimerais à te faire plaisir en partant à sa place, mais, tu le sais, c'est à peine si je puis lire, et ces gens de la ville sont assez malins pour me montrer la lune en plein midi. Et une autre chose : avant que j'aie fait dix pas dans les rues, quelqu'un m'aura

enlevé mon portefeuille et... femme, songe aux conséquences de cette perte ! Ce serait pour nous la ruine et le déshonneur, car, sans cet argent, comment payer l'hypothèque ?

En voyant les larmes qui remplissaient les yeux de sa mère et en écoutant les craintes exprimées par son père, Charles parla à l'un et à l'autre et réussit à obtenir le consentement de sa mère à la condition qu'il serait de retour au bout de trois jours.

Lorsqu'il avait été à la Nouvelle-Orléans, les années précédentes, notre héros était descendu à une petite auberge située sur la levée⁷ et tenue par une M^{me} St-Armant qui avait la réputation d'être aussi bonne qu'honnête. Toute petite que fût la maison, elle était d'une propreté exquise et la table d'hôte était toujours couverte d'une grande abondance de mets excellents. Cette auberge semblait être le rendez-vous des planteurs et de tous ceux qui venaient de la campagne.

Comme c'était son habitude, Charles Rennes consacra la première journée de son arrivée à la vente des différentes récoltes qui lui avaient été confiées par son père ; et comme son indigo, son riz et son coton étaient de première qualité, il n'éprouva aucune difficulté à en obtenir les cinq mille piastres destinées à payer la dernière hypothèque. Ce montant venait seulement du coton et de l'indigo ; le prix du riz devait acheter les différentes choses dont on avait besoin sur l'habitation et en même temps les provisions pour la famille.

— Mon fils, avait dit M. Rennes, le riz rapportera pour le moins six cents piastres ; tu peux dépenser tout ce montant, si tu le désires, mais, sous aucune considération, ne touche pas à un picaillon de l'argent destiné à nous sortir de dette ; je le confie à ton honneur.

Dès que Charles eut reçu le prix de ses récoltes, il le déposa à la banque et retourna à l'auberge pour dîner et pour se préparer à aller au théâtre. Le jeune homme aimait beaucoup la musique et quelqu'un lui avait dit que tous les mardis on jouait un opéra.

En entrant à l'auberge, il rencontra M^{me} St-Armant et, comme il était d'une politesse charmante envers tout le monde, il s'arrêta pour saluer la vieille dame et pour répondre aux questions qu'elle lui adressait. Je doute que Charley se fût arrêté avec autant de complaisance si son hôtesse avait été jeune et belle. Comme nous le supposons, il ne manqua pas de lui dire les succès qu'il avait obtenus en vendant ses récoltes ; ensuite il ajouta :

— Je viens m'habiller pour aller au théâtre.

— Ah ! répondit-elle, voilà une excellente idée. On jouera ce soir quelque chose de splendide – à ce que dit la gazette. Vous le savez, on donne un opéra tous les mardis.

— Je resterai à la Nouvelle-Orléans jusqu'à après-demain, dit Charles, et comme je suis un grand amateur de musique et de théâtre, je ne perdrai aucune occasion de m'amuser et retournerai demain pour admirer une nouvelle pièce.

— Mais, dit M^{me} St-Armant, le théâtre est fermé le mercredi.

— Vraiment ! et pourquoi ?

La vieille dame tourna la tête avec un peu de confusion et se mit à rouler entre ses doigts les coins de son tablier ; elle paraissait vraiment embarrassée ; Charley la regardait avec étonnement ; il répéta :

— Pourquoi cela, madame ?

— Comment, M. Charles, s'écria-t-elle enfin, est-il possible que vous ne sachiez pas que tous les mercredis⁸ se donnent les bals des quarteronnes ?

— En effet, répondit Charles, je me souviens d'avoir lu cela sur un journal.

— J'espère que vous ne fréquentez pas de pareils endroits, M. Charles, dit la vieille dame tout alarmée déjà.

Il ne put s'empêcher de rire en la regardant et lui dit :

— Il n'y a pas de danger. Je n'ai jamais été au bal, et bien certainement je ne ferai point mon début dans un semblable endroit.

— Que Dieu vous entende ! s'écria la bonne dame.

Dès qu'il fut habillé, et habillé avec la dernière élégance, Charles Rennes descendit l'escalier de l'auberge et se dirigea vers le théâtre⁹.

Chapitre III

Une chose à remarquer, c'est que Charles Rennes, malgré sa grandeur d'âme et sa bonté, avait peu d'amis, même parmi les personnes de son sexe ; ceci provenait de sa grande timidité ; mais, lorsqu'il réussissait à vaincre cette timidité et à accorder son affection à un ami, il la donnait sans réserve et était prêt à tout faire pour cet ami.

Lorsque notre jeune homme entra dans la salle elle était pleine, et il eut toutes les peines du monde à gagner la galerie où il avait retenu sa place. Il y était à peine installé lorsqu'une exclamation échappée à ses côtés le força à tourner la tête.

— Charles ! c'est Charles Rennes, si je ne me trompe pas, dit une voix joyeuse.

Et, en regardant son interlocuteur, Charles se trouva en présence d'un jeune homme élégamment habillé et qui lui présentait la main en souriant.

— Henri Laroque ! s'écria Charles ; oh ! que je suis heureux de vous voir ! Voilà la première fois que nous nous rencontrons depuis notre sortie du collège.

— C'est vrai. Mais, Charley, où donc te tiens-tu ? Depuis deux ans que je suis revenu à la Nouvelle-Orléans, je ne t'y ai jamais rencontré.

— Je demeure à la campagne, sur une habitation, répondit Charles ; je suis ici pour terminer quelques affaires.

Et nos deux amis, heureux de se rencontrer, échangèrent leurs mutuelles confidences, rappelèrent leurs souvenirs de collègue

et, en attendant le lever du rideau, s'amusèrent à examiner les beautés de la Nouvelle-Orléans qui se montraient radieuses au premier rang des loges. Mais tout à coup le violon du chef d'orchestre les rappela à l'ordre où plutôt au silence, et le rideau s'étant levé toute l'attention des deux amis fut absorbée par la première scène de l'opéra et par le chant admirable de la prima dona.

Mais leur attention ne devait pas durer longtemps : une loge venait de s'ouvrir au second rang de loges et bientôt tous les yeux quittèrent la scène pour se diriger vers cette loge où venait d'apparaître la plus belle créature qui se puisse imaginer. C'était Adoréah la quarteronne. Même au milieu des autres quarteronnes, toutes réputées pour leur grâce et leur splendide beauté, Adoréah n'avait point de rivale.

Il est inutile d'essayer de donner une idée de cette beauté magique, ceux qui ne l'ont pas vue n'y croiraient pas. Elle était certainement plus belle que Cléopâtre et même que la fameuse Hélène. Tout était perfection chez cette jeune fille. De ses grands yeux veloutés et brillants comme deux diamants noirs, s'échappait un fluide magnétique qui attirait vers elle non seulement tous les yeux, mais encore tous les cœurs.

Le soir dont nous parlons, Adoréah s'était habillée d'une robe de velours cramoisi, coupée carrément autour du cou et très décolletée et la couleur de cette robe faisait paraître plus blancs encore ses bras admirables et ses magnifiques épaules qu'on eût dit sculptés dans un bloc de marbre blanc.

Sa robe, sans aucune garniture, était faite à la mode de l'époque, et ressemblait aux polonaises que l'on porte aujourd'hui ; et cette robe si gracieuse, si collante montrait la beauté des formes de cet admirable corps qui rappelait dans sa perfection celui de la Vénus de Médicis. Les beaux cheveux de la jeune fille retombaient en grosses boucles d'ébène jusqu'au bas de sa ceinture et étaient retenus autour de son front par un large

cercle d'or antique qui avait dû servir d'ornement à quelque belle patricienne de l'ancienne Rome. Un collier, des bracelets et des boucles d'oreilles du même métal complétaient la toilette de la jeune quarteronne.

Comme je l'ai dit, à peine Adoréah avait-elle paru dans la loge que tous les regards et les lorgnettes s'étaient tournés vers elle et il fut facile à tous d'apercevoir un individu qui, de la manière dont il cherchait à cacher son identité en se tenant en arrière, n'avait nulle envie d'être reconnu dans la société de sa belle compagne. Cependant, ce fut lui qui l'aida à se débarrasser de son burnous¹⁰ de satin blanc et qui lui remit le bouquet et la lorgnette qu'il avait tenus jusque là ; et, pendant qu'elle prenait sa place au milieu des regards d'admiration auxquels, du reste, elle était habituée, ce monsieur s'établissait derrière elle, ne tenant point à être vu, mais gardant avec soin la place où il ne permettait à personne d'autre d'entrer.

On eût dit que la foule des spectateurs avait oublié la pièce qui se donnait sur la scène pour concentrer toute son attention et son admiration sur la jeune beauté qui venait de paraître. Adoréah était habituée à ces hommages et, comme aurait pu le faire une jeune reine, elle salua ses admirateurs du plus doux de ses sourires.

Mais, pendant que la salle tout entière montrait ouvertement son admiration, Charles Rennes restait étonné, subjugué, se demandant si c'était bien une mortelle qui venait de paraître devant lui. Il m'est impossible de donner une idée de l'extase qui, de plus en plus, s'emparait de ses sens.

Nous devons nous souvenir que jamais Charles Rennes n'avait recherché la société des femmes ; il les fuyait au contraire et sa mère avait perdu l'espoir de le voir marié un jour.

Un seul moment a tout changé, tout métamorphosé dans l'âme du jeune anachorète : il a vu Adoréah, et son admiration se montre dans les regards brûlants qu'il attache sur la jeune enchanteresse ;

il se sent la proie d'une étrange fascination ; quelque chose, que j'appellerai un cyclone de passion, s'échappe de son cœur, brûle ses yeux et le fait trembler malgré lui. Son âme tout entière s'élançait vers la nouvelle Circée dont l'étrange magnétisme¹¹, en s'échappant de ses longs yeux noirs, descend jusqu'à lui pour en faire son esclave. Plus il la regarde et plus il sent que ses regards ne peuvent la quitter. Il a tout oublié : le lieu où il se trouve, la pièce qui se continue sur la scène, tout, même l'ami assis à ses côtés et qui le regarde avec un singulier étonnement.

Mais ce dernier s'aperçoit bien vite que Charles, par sa conduite extraordinaire, a excité l'attention du public, tout prêt à tourner en ridicule l'admiration du jeune homme pour la belle quarteronne. Il lui pose la main sur l'épaule :

— Charley, lui dit-il, qu'as-tu ? es-tu malade ? ou plutôt es-tu fou ?

Et ne recevant aucune réponse, il continue :

— Charley, je t'en supplie, ne regarde plus cette femme... Sais-tu que si tu continues, tu te rendras on ne peut plus ridicule ?

À ces mots, Charles Rennes répond par un profond soupir et, sans quitter du regard celle dont la beauté l'enivre, il dit comme s'il se parlait à lui seul :

— Oh ! mon Dieu ! qu'elle est belle !

— Oui, elle est belle ! ceci est incontestable, répond Henri ; mais crois-moi, mon ami, évite cette femme, comme tu éviterais le plus cruel, le plus dangereux des serpents. Même l'air qu'on respire à ses côtés est empoisonné.

— Vous ne savez ce que vous dites, Henri, dit Charles ; celle que vous accusez n'est qu'une enfant.

— C'est vrai, elle n'a que dix-huit ans. J'ai entendu dire qu'il y a deux ans à peine qu'elle est entrée dans la vie désordonnée des femmes de sa race ; mais elle les a laissées loin derrière elle et peut aujourd'hui leur donner des leçons de crime et de dévergondage.

— Et, dit Charles avec une certaine hésitation, a-t-elle un entreteneur ?

— Non, jusqu'aujourd'hui personne n'a été trouvé assez riche pour occuper ce poste d'honneur. Personne encore n'a offert le prix fabuleux destiné à payer la possession de cette perle de beauté. Mais cet heureux mortel se présentera, n'en doutons pas ; il y a beaucoup de millionnaires à la Nouvelle-Orléans. En attendant, M^{lle} Adoréah s'amuse... à sa manière, et Dieu seul sait de quelle manière !

— Mais, ajouta Henri, le premier acte est fini, nous allons avoir quelques moments de liberté et j'en profiterai pour jeter une goutte d'eau sur le feu de ton enthousiasme. Je vais te raconter ce que je sais de M^{lle} Adoréah, ou plutôt de M^{lle} Jeannette ; ce dernier nom est le seul auquel ait droit notre belle quarteronne.

Sa mère était, il y a quelques années, l'esclave d'une famille de cette ville, les Percy, je crois. Elle devint la nourrice de la fille de ses maîtres, et quand, il y a dix-huit ans, Jeannette vint au monde, sa jeune maîtresse, que j'appellerai Léontine, demanda à lui servir de marraine. Une année après la naissance de Jeannette, une sœur lui arriva ; on la nomma Gothe ; elle était aussi blonde que son aînée était brune. Ces deux enfants étaient belles d'une beauté surnaturelle et inspirèrent une grande passion à M^{lle} Léontine, qui les éleva exactement comme ses sœurs ; elle leur enseigna elle-même les premiers principes d'éducation et leur donna des maîtres de musique et de danse ; elles étaient habillées comme des princesses et tout le monde les considérait comme deux petites merveilles.

Mais, lorsque Jeannette avait douze ans et Gothe onze, Léontine épousa un riche Canadien et partit avec lui pour Montréal. Je dois dire en sa faveur qu'elle laissa à sa nourrice une grosse somme d'argent destinée à la rendre indépendante durant toute sa vie et à payer l'éducation des enfants que Léontine désirait rendre parfaites.

Avant de quitter la Louisiane, la jeune femme avait donné la liberté à sa nourrice et à ses enfants. Eh bien, cette vieille sorcière de mère garda tout l'argent et plaça ses enfants comme servantes, ce qui n'était nullement du goût de Jeannette ; aussi, dès qu'elle eut seize ans, elle délogea et amena sa sœur avec elle. La première chose qu'elle fit fut d'échanger son nom de Jeannette contre celui plus ronflant d'Adoréah et de surnommer la petite Gothe Althéa. C'est sous ces noms que les deux sœurs sont connues du public. Depuis le moment de leur fuite, elles habitent ensemble, non pas un palais, mais un charmant cottage qu'elles ont trouvé moyen de meubler splendidement. Elles ont des domestiques, portent du velours et du satin, ont des bijoux magnifiques et Jeannette a sa voiture et un superbe attelage. Qui paie tout cela ? pas Althéa, bien certainement ; la pauvre petite n'a pas encore porté à ses lèvres la coupe de volupté de sa sœur Adoréah. Elle va à l'église et il est fort rare qu'on la voie en public.

— Qui sait ! reprit Henri, le payeur de toutes ces magnificences est peut-être le monsieur qui se cache avec tant de soins derrière le dos d'Adoréah ; ou, pour rectifier les choses, il doit être un des payeurs, car si la belle Adoréah n'a pas d'entrepreneur avoué, elle mène une vie des plus agréables au milieu de la foule d'adorateurs qui l'entourent et qu'elle invite de temps à autre à ses petits soupers. Une chose à remarquer, c'est que s'ils quittent la maison l'estomac plein, en revanche ils n'emportent que des poches vides.

— Une fois encore, Charles, je te le dis : cette femme est la plus vile, la plus débauchée, la plus cruelle de toutes les créatures créées par Satan. Pour obtenir ce qu'elle veut, pour en arriver à ses fins, elle ne négligera aucune infamie et se rendra coupable d'actions les plus abominables qui se puissent imaginer. Elle a porté la honte et la désolation dans plusieurs de nos familles les plus honorables. Elle a été la cause de la ruine et du déshonneur

de plus d'un noble cœur qu'elle avait su fasciner par sa merveilleuse beauté. Comme le caméléon, elle prend toutes les couleurs, elle revêt l'apparence de toutes les vertus, elle qui est le vice en personne. Ah ! écoute-moi, mon ami : fuis cette femme, n'aie rien au monde à faire avec elle, si tu veux éviter de grands chagrins.

Cette conversation n'eut point le résultat qu'en attendait Henri Laroque : Charles se dit que, bien certainement, son ami avait éprouvé quelque désappointement de la part de la belle quarteronne, et que dans sa colère il parlait comme il venait de la faire.

— Il est peut-être jaloux, ajouta-t-il, et veut m'éloigner d'elle.

Si nous nous en souvenons, la jeune quarteronne, pour appeler sur elle l'attention de la foule, était entrée au théâtre une demi-heure après le commencement de l'opéra ; avec la même intention, probablement, elle sortit avant la fin du dernier acte, et ceci avec un tapage qui fit de nouveau tourner vers elle toutes les lorgnettes et tous les regards.

Après le départ d'Adoréah, tout plaisir, tout intérêt dans la pièce semblèrent avoir abandonné Charles Rennes. Il ne la suivit pas et resta jusqu'à la fin de l'opéra dans la crainte d'exciter de nouvelles remarques de la part de son compagnon.

Comme les deux amis demeuraient dans deux directions différentes, ils se quittèrent à la porte du théâtre après s'être serré la main et s'être promis de se rencontrer le lendemain ; mais comme chacun d'eux désirait connaître l'adresse de son ami, ils échangèrent leurs cartes au moment de se dire un dernier adieu.

Charles retourna à son auberge. Il lui semblait qu'une nouvelle vie venait de lui être donnée et il se demandait avec étonnement d'où lui arrivaient ces sensations étrangères qui faisaient battre son cœur et lui causaient une surprise dont il ne pouvait se rendre compte. Pour la première fois la vue d'une femme avait

fait tressaillir son âme... mais cette femme ! elle était si différente de celles qu'il avait vues... et il se demandait, en pensant à elle, s'il n'avait pas été le jouet d'un rêve.

— Oui, oui, se répétait-il, c'était un rêve... rien qu'un rêve... aucune mortelle ne peut être aussi merveilleusement belle... Oh ! pour la voir encore, pour pouvoir l'approcher, entendre le son de sa voix, que ne donnerais-je pas ?

— Mais cette femme est une quarteronne, murmurait doucement la raison à l'oreille du jeune amoureux.

— Qu'importe ? Répondait la passion.

Et la raison essayait de rappeler à Charles tout ce que son ami lui avait dit quelques moments auparavant.

Mais ce souvenir n'eut d'autre effet que de porter le rouge de l'indignation au front du jeune homme et, dans sa colère, il s'écria :

— C'est une infâme calomnie... n'ai-je pas lu la candeur et la modestie dans ses beaux yeux ? Henri se trompe, j'en suis certain... D'ailleurs, je l'aime ! je l'aime ! et je veux la revoir... Demain je découvrirai où elle demeure.

Comme nous devons le penser, Charles ne ferma pas l'œil de la nuit ; il se leva de bonne heure, tout aussi agité que la veille, et au déjeuner c'est à peine s'il put répondre aux nombreuses questions que lui fit M^{me} St-Armant au sujet de l'opéra.

Charles Rennes avait l'habitude, pendant son séjour à la Nouvelle-Orléans, de consacrer sa dernière journée aux achats nécessaires à l'habitation et aux commissions dont sa mère le chargeait. Il quitta l'auberge avec l'intention de faire exactement ce qu'il avait fait les années précédentes, ajoutant seulement à sa liste de commissions : trouver l'adresse d'Adoréah.

Au moment de quitter sa chambre, notre héros examina le memorandum sur lequel il avait écrit les commissions dont l'avaient chargé ses parents et sur la première page, il lut ces mots : faire réparer la montre de mon père.

Dans l'excitation du moment, il avait entièrement oublié cette montre ; il revint donc sur ses pas et ouvrant sa malle il en retira une boîte qui contenait une montre énorme qui avait dû certainement passer par les mains de quatre ou cinq générations.

Quoique Charles ne vînt pas souvent à la Nouvelle-Orléans, il savait parfaitement où aller pour faire remettre en ordre la montre de son père : M. Rache était alors non seulement le bijoutier à la mode mais encore le meilleur horloger de la ville. Il ne demeurait pas loin de la levée, ayant son magasin dans la rue Royale. Charles se décida à aller tout d'abord lui porter la montre dont le poids menaçait de déchirer sa poche.

À cette époque, les magasins de bijoux de la Nouvelle-Orléans étaient certainement plus brillants et plus magnifiques que ceux d'aujourd'hui ; et ceci, grâce à l'extravagance des quarteronnes ; aucun prix ne les effrayait, leurs folies ne connaissaient point de frein. Elles perdaient la tête à la vue des diamants, et quelques-unes d'elles portaient des parures qui avaient coûté plus de vingt-cinq mille piastres.

Pour cette raison, et pour tenter les belles tentatrices, les vitrines du magasin de M. Rache étaient-elles le rendez-vous des admirateurs et admiratrices de bijoux, anxieux d'admirer ce qu'ils ne pouvaient acheter.

Au moment où Charles Rennes allait entrer, il s'arrêta un moment pour regarder non les vitrines, mais un superbe cheval gris de fer attelé à un léger phaéton qui, bien certainement, avait dû être confectionné en Europe. Deux dames venaient de descendre de cet élégant équipage qu'elles abandonnaient à la garde d'un négrillon habillé d'une livrée des plus fantastiques.

Mais l'attention du jeune homme ne resta pas longtemps attachée au cheval... dans l'une des deux dames qui venaient d'entrer dans le magasin de bijoux il avait reconnu Adoréah la quarteronne. Il ne lui fut pas fort difficile de deviner que la jolie blonde qui l'accompagnait était sa sœur Althéa.

Mais Charles ne jeta qu'un regard furtif à Althéa ; toute son âme, toute son attention étaient concentrées sur la vision de la nuit précédente, sur celle qu'il s'était juré de revoir.

Et pendant qu'il donnait ses instructions à l'horloger et lui remettait la montre, la jeune quarteronne, au comptoir opposé, appelait le maître de l'établissement d'une voix remplie d'impatience.

L'horloger avait reçu la montre, et, la loupe à l'œil, l'examinait avec attention.

— Il y a de grandes réparations à faire à cette montre, dit-il, le savez-vous, monsieur ?

— Essayez de l'avoir prête pour demain, répondit Charles, car je dois quitter la ville à dix heures précises.

En entendant ces paroles, Adoréah se retourna et, d'un regard tant soit peu insolent, examina le jeune homme de la tête aux pieds. Elle fit un léger signe d'approbation : son examen lui avait montré un beau jeune homme, mis avec élégance et portant sans fatuité des bijoux d'un grand prix.

— Qui sait ! se dit-elle, c'est peut-être un nouveau pigeon qu'il me sera facile de plumer.

Chapitre IV

Au lieu de ressentir l'insolence de la jeune fille, Charles rougit jusqu'aux oreilles et perdit toute contenance.

Comme je l'ai dit, Adoréah ne s'était point encore choisi un entreteneur, et certes, comme pratique, elle ne pouvait entrer en lice avec quelques-unes des autres quarteronnes ; mais M. Rache savait que le moment ne pouvait être éloigné où la jeune fille, par son luxe et son extravagance, laisserait ses compagnes loin derrière elle, et notre bijoutier agissait en conséquence.

Adoréah ennuyée d'attendre, frappait le plancher de son petit